

Compte rendu

Ouvrage recensé :

Garcia, P., Lévy, J., et Mattei, M.-F. (1991) *Révolutions, suite et fin. Les mutations du changement social et de ses représentations saisies à travers l'image de la Révolution française et les pratiques du Bicentenaire*. Paris, Espaces Temps et Centre Georges-Pompidou, 334 p.

par Mario Bédard

Cahiers de géographie du Québec, vol. 38, n° 104, 1994, p. 211-212.

Pour citer ce compte rendu, utiliser l'adresse suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/022438ar>

DOI: 10.7202/022438ar

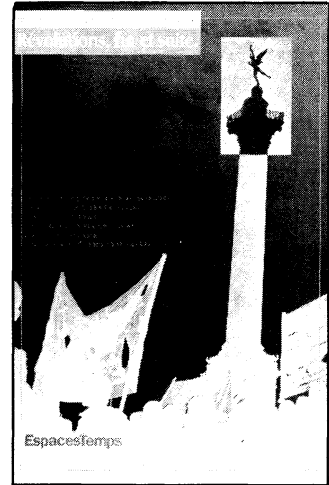
Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

GARCIA, P., LÉVY, J. et MATTEI, M.-F. (1991) *Révolutions, suite et fin. Les mutations du changement social et de ses représentations saisies à travers l'image de la Révolution française et les pratiques du Bicentenaire*. Paris, EspacesTemps et Centre Georges-Pompidou, 334 p.



Réalisé à l'occasion de la commémoration du Bicentenaire de la Révolution française, cet ouvrage collectif a tenté d'analyser les mutations de la société française en étudiant comment l'image de cette Révolution pouvait fonctionner et évoluer au sein d'une dynamique sociale globale. Il a ainsi tenté de définir les contours d'un lieu puissamment sollicité depuis deux siècles, de voir comment la Révolution française est devenue un cadre collectif à la fois légitimant et incitatif, avant de prendre la mesure de ce qui en reste, de ce qui a changé (p. 42).

Confortés par la conjoncture du Bicentenaire, les auteurs de cet ouvrage ont cherché à prendre sur le vif les horizons et les «volumes» de cette commémoration et de son système de représentations issu d'une lente sédimentation, afin de mieux suivre l'évolution de la société contemporaine. Pour y arriver, ces mêmes auteurs se sont livrés à une double série d'entretiens semi-directifs, 124 au total, réalisés en 1988 et 1989. Des entretiens ensuite soumis à une analyse de contenu interdisciplinaire à la fois transversale (par thème) et longitudinale (recherche de cohérence interne).

Au nombre des principales constatations dégagées, soulignons tout d'abord que la commémoration de 1989, comparativement à celles tenues en 1889 et 1939, subit une démythification qui déplace la Révolution en la décentrant, voire en la dépolitisant. Amputé de pans entiers de son déroulement, cet événement n'est presque plus défendu en bloc. La Révolution française est bien plus démontée, coupée par la grande majorité du contexte socio-historique de sa «folie», désireux que sont ces gens de condamner la violence qui lui a été associée. Aussi distingue-t-on deux Révolutions, une parfois abstraite et souvent positive, qui l'emporte cependant, et une réduite à la Terreur physique rejetée (p. 119). Il n'est resté pas moins que cette même majorité s'accorde pour toujours reconnaître à cet événement passé une fonction politique fondatrice, une fonction constamment revisitée et enrichie à la lumière de la réinvention contemporaine du politique aujourd'hui amorcée qui pose l'objectif d'une nouvelle étape éthique (p. 30). C'est

dire que si on assiste à la fin d'un mythe, on assiste également à l'obscurie naissance d'un concept, d'une autre révolution, sans les mots pour le dire.

Faute de créer un moment fort, les thèmes de cette commémoration tendent, comme son calendrier commémoratif, à effacer les angles les plus saillants du processus révolutionnaire. C'est que, récupérés par l'industrie culturelle et subissant la prégnance du système médiatique, les faits du passé, devenus des objets ludiques et marchands, demeurent étrangers au nouveau mode d'appréhension du réel (pp. 285-286), ce qui donne cette impression de commémoration disloquée sensible aux multiples interprétations qui en sont faites.

Ultimement, la perception de cette Révolution apparaît comme un indicateur d'une mutation fondamentale de la société française, peut-être même de l'Occident. La Révolution française apparaît ainsi aujourd'hui de plus en plus comme cette révolution culturelle créatrice non d'un homme nouveau mais d'un nouvel espace mental au moyen duquel proportionner les visions du futur aux métamorphoses du présent (p. 314).

Si l'appartenance à un groupe, à une société, à un passé et à un projet meurt avec le mythe, elle renaît, assumée parce que choisie, avec la conscience. C'est que la mémoire remplit une fonction essentielle. Distincte du passé en ce qu'elle requiert un certain type d'oubli eidétique, et alors même qu'elle se rapporte à un présent qu'elle transforme en souvenir afin qu'il devienne disponible, la mémoire en appelle de l'imaginaire qui, dans sa fonction propre, contribue à une anticipation des résultats de l'action. La mémoire est donc présence d'une absence qui prédispose à l'action (p. 322). Aussi doit-on reconnaître que la mémoire n'est active et positivement efficace qu'animée par une politique qui l'entraîne à concevoir un nouveau monde. Du coup, les auteurs s'entendent pour dire que la Révolution française est «dépassée, parce que c'est à nous de penser notre présent et non aux hommes de 1789 de nous dire ce que nous avons à faire; [...] inachevable, parce qu'elle contribue à définir les vigueurs d'une mémoire qui produit des effets dans les engagements que nous prenons dans notre présent» (p. 326).

Il y avait avec ce Bicentenaire de la Révolution française un instant à saisir au niveau le plus direct, le plus profond et en même temps le plus caché des représentations collectives. Cet ouvrage, par son souci de comprendre les dérives du temps long à l'épreuve du temps court, nous semble y être parvenu. Si réserve il y avait, ce serait en ce qui a trait à la représentativité de son échantillon, voire aux dessous de la mécanique interne de son analyse dont plusieurs clés nous sont restées étrangères. Si souhait il y avait, ce serait celui de répéter cette réflexion afin de mieux saisir l'enjeu, par exemple, de la découverte des Amériques par Christophe Colomb, de la longue marche de Mao, voire, dans un passé plus immédiat, de la chute du mur de Berlin. Nul doute que là aussi de riches enseignements nous amèneraient peu à peu à davantage faire sens de notre être comme de notre devenir individuel et sociétal.

Mario Bédard

Collège universitaire de Saint-Boniface
Manitoba